

L'empereur Tibère est aux affaires, Pilate est gouverneur ; Hérode le petit régit la Galilée. Une voix formidable a surgi du désert. Du nouveau se prépare. Un prophète se lève et avance, anguleux, sur les sentiers tortueux. C'est Jean. On l'appelle le Baptiste. Cet homme est gigantesque. Son cri est un réveil. Cet homme est en feu, sa bouche est un cratère en fusion, ses mots brûlent à blanc comme des charbons au four à pain. Son geste est une coulée de lave en fusion. Son front heurte le ciel et tous devant lui baissent les yeux. C'est un archer de Dieu, sa parole est pointue, les feuilles mortes remuent les doigts : il les prend par l'oreille et elles tombent en cendres.

Ce Jean est à contresens. Cet homme n'a pas sa carrière qui lui tinte à l'épaule, il est sans compromis. Il s'en va, droit devant lui et à contre-courant. Au lieu de prêcher aux foules, il prêche au désert. Pour convertir le monde, il le fuit. L'impossible se produit, ce qui ne s'était jamais vu est arrivé. Le désert se peuple. Soudain, le désert est peuplé. Il vit. Voici le désert remuant de monde, fourmilière de visages pressés d'aller et venir, bousculé de vie, de grouillements et de remue-ménage. Voici qu'au désert les vieux ossements desséchés se lèvent en printemps. Les vieux cadavres se lèvent comme le soleil. C'est donc que l'irruption de Dieu a eu lieu par la porte du désert.

Jean annonce la conversion. Il invite à changer de vie. Il réveille le pouvoir d'oser. A grands coups de hache il ouvre les passages. Il ouvre le chemin. Le prophète Isaïe l'a vu venir de loin : « Une voix éclate comme un cri en plein désert, les ravins seront comblés, les rochers et les montagnes seront abaissés, les paysages tortueux seront redressés, les chemins cahoteux seront nivelés et tout vivant verra Dieu ». Si les chemins sont à ouvrir, c'est pour aller ailleurs, c'est donc qu'il existe un ailleurs et des chemins pour s'y rendre. S'il faut ouvrir les routes, c'est donc que les barrages sont levés, que la liberté a le sourire, qu'il existe une issue; que le monde n'est plus prisonnier et que l'horizon n'est plus muré. S'il faut ouvrir des chemins, c'est donc qu'il faut partir, qu'il faut se mettre en route, que la Parole est au départ. S'il faut ouvrir des routes, c'est donc qu'il faut des pionniers, des traceurs de sentiers, des découvreurs de l'inconnu, des conquérants de nouveaux mondes, des audacieux de la marche de l'étoile, des franchisseurs d'obstacles, des déblayeurs d'avenir, des perceurs de tunnels.

Oui, le service de l'Évangile réclame des prophètes qui prennent le risque de n'être pas entendus et encore moins d'être suivis. Le prophète, nous le savons, est un homme qui s'avance souvent tout seul dans la nuit, à des risques et périls que nous mesurons mal. Il porte la lumière comme on porte une lanterne, au bout d'une longue perche posée sur son épaule. Ceux qui acceptent de lui emboîter le pas se risquent, à leur tour, à faire des pas admirables.

Les prophètes aussi sont des voix, mais des voix qui crient dans le désert, tel ce Jean-Baptiste qui peuple notre attente de la rudesse de son poil et de la douceur de son miel. Les prophètes osent crier parce que crier c'est aussi prier quand la cendre du malheur crisse sous nos dents et que le ricanement des méchants nous submerge. Crier, c'est aussi prier quand tout recours est interdit : relisez les psaumes, écoutez Jésus en croix hurlant à la vie... et ce cri vieux comme le monde des « pauvres de Yahvé ». Tel Elie Wiesel rescapé de l'enfer d'Auschwitz dans son premier récit la nuit : « Jamais je n'oublierai cette nuit, la première du camp, écrit-il, qui a fait de ma vie une nuit sans fin. Jamais je n'oublierai cette fumée. Jamais je n'oublierai les petits visages

des enfants dont j'ai vu les corps partir en fumée, sous l'azur d'un ciel obstinément muet. Jamais je n'oublierai ces flammes qui consumaient ma Foi et ce silence qui pour l'éternité m'a privé de tout désir de vivre. Jamais je n'oublierai même si j'étais condamné à vivre aussi longtemps que Dieu.

Nous avons peur de crier. Nous avons peur de crier parce que « aimer » nous fait peur ; car quand on aime ça fait aussi très mal. Mais ça rend aussi très libre. Un autre déporté, Edmond Michelet, raconte ce qu'il a vécu à Dachau. Michelet est à l'infirmerie du camp. Sur la porte un écriteau à tête de mort : « typhus » y lit-on. Auboiron est à son chevet. Auboiron, c'est le communiste, le pur et le dur, l'irréductible. Tout le monde le connaît. Auboiron interpella Michelet : « Ca t'embête, hein, de ne plus pouvoir aller à la chapelle tous les matins comme autrefois... » Le malade, épuisé, fait oui de la tête. Auboiron reprend : « Alors, écoute, en attendant que tu sois remis, j'y vais à ta place. J'assume l'intérim, si tu veux » ; Et les curés du bloc 26 avaient ainsi la surprise de voir Auboiron, le communiste, monter la garde de l'Amitié devant le Tabernacle, vêtu de son inséparable paletot trop court, couleur moutarde. Oui, prophète celui-là aussi qui brise les carcans et fait sauter les chaînes : celles des préjugés, celles des habitudes, du mépris et de la méfiance. Prophète celui qui s'avance, comme en se jouant de tout ce qui, de près ou de loin, voudrait nous faire croire que la mort sera le dernier mot, que l'esclavage prendra toujours le pas sur la liberté.

Être prophète en définitive, c'est donner sa vie, c'est laisser la vie passer à travers nous, dans un élan qui nous dépasse parce qu'elle vient d'une autre source qui est très en avant de nous-mêmes et qu'elle se perd dans un océan beaucoup plus vaste que nos cœurs. C'est là que sont les vrais commencements et de nous et de tout. Il faut des prophètes pour lire l'appel de Dieu dans les signes du temps et le signe de Dieu dans la clameur du monde.

On demande des prophètes dévorés par la passion de Dieu, par la passion de l'Homme. Et convaincus que tant de souffrances sont celles d'une naissance, dans l'écartèlement et le cri d'un monde nouveau, sous le regard attentif d'un Dieu qui nous fait confiance.

On demande des prophètes, chef-d'œuvre d'amour qui savent par leurs propres combats, par leurs échecs, que la seule victoire capable de dominer la terre, c'est la victoire de la douceur. Parce qu'elle est d'abord victoire sur soi et Liberté. On demande des prophètes qui acceptent de vivre parmi les fils des hommes comme des Fils de Dieu, ivres d'amour et de Liberté et de mourir ensuite comme meurent les étoiles, dans une grande explosion de lumière.

Je vous propose en terminant d'écouter le cri de foi que lança vers Dieu le jésuite Didier Rimaud alors qu'il traversait un désert intérieur peu ordinaire. C'est un cri grand comme une cathédrale. Écoutez : « quand bien même les montagnes s'écrouleraient dans les océans, quand la terre s'ouvrirait pour engloutir des villes entières, quand les torrents en furie emporteraient sur leur passage les maisons, les jardins, les fleurs et les berceaux, quand il ne resterait plus pierre sur pierre de tout cela qui fut bâti avec amour, quand la terreur, la violence et les guerres feraient mourir des millions d'innocents, quand tous les buildings du monde s'écrouleraient d'un coup comme châteaux de cartes sous les frappes d'avions-suicides en folle, Moi, je me lèverais devant toi, Seigneur, je dresserais devant ta face l'image de toi que je suis, Moi, je te provoquerais à la miséricorde en t'appelant encore de ton nom de Père ! Quand bien même tu m'écraserais de ta main sous le poids de mes fautes, quand tu éloignerais de moi amis et proches, quand je n'aurais plus de compagne que la ténèbre, Moi, avec le dernier souffle que tu m'as donné pour que je crie, je retournerais contre toi les paroles de ta bouche, Moi, je te provoquerais à la miséricorde en t'appelant encore de ton nom de Père ! » Quel cri extraordinaire, presque intolérable n'est-ce pas ? Il mérite à la fois notre admiration et notre consternation.

Demandons au Seigneur le courage de ne pas nous dérober à notre désert, et même de l'aimer ; et rendons grâce aussi pour la merveille qu'il y cache quelque part.